



Colombie : Chapeaux melons et jupes de laine

Quito, le 8 août 2006

Il y a maintenant plus d'un mois, nous quittons l'hémisphère nord pour « l'autre côté ». Vous vous demandez sûrement quelles peuvent être nos impressions. Et bien rassurez-vous, d'avoir la tête en bas peut être parfois très agréable : ce que nous apprécions le plus est de pouvoir voir le bout de nos pieds et de jouir de leur adhésivité.

Nous aurions pu nous prendre en photo un pied dans un hémisphère, l'autre pied dans l'autre, comme le conseille si astucieusement le Guide du Routard, mais nous avons renoncé par crainte de finir les idées sans dessus-dessous !

Nos dernières nouvelles datent du mois de mai dernier, et nos aventures ayant été plutôt intenses, nous n'avons pas trouvé le temps de vous faire part de notre découverte de la Colombie. Tout a donc commencé à Carthagène des Indes, superbe ville coloniale aux couleurs éclatantes, jadis porte d'entrée des Blancs et de leurs esclaves noirs, porte de sortie de milliers de kilos

d'or extraits du Nouveau Monde pour enrichir l'Europe qui ne lui en sera jamais reconnaissante.

Arrivés peu de temps avant

pays. David en a donc profité pour sortir, son appareil photo en bandoulière, sans crainte de se le faire arracher à chaque coin de rue dans une ville où l'on compte



Promenade à dos de Chiva

les élections présidentielles du 28 mai, nous avons passé une agréable quarantaine en cette cité, puisque, comme tous nous le conseillaient, il valait mieux ne pas voyager en des temps si instables. Nous ne sommes tout de même pas allés jusqu'à nous cloîtrer dans notre chambre d'hôtel le jour J, comme certains le préconisaient. Au contraire, les bureaux de vote en plein air ont amené avec eux l'armée et toute sa clique qui a fait du centre ville l'un des endroits les mieux gardés de tout le

trois voleurs par touriste. Contre toute attente, ces élections 2006 ont été les plus calmes de l'histoire colombienne. A peine une petite bombe dans une ville de province. Les résultats, eux, n'ont étonné personne : réélection du président Uribe avec 62% des voix : un succès supérieur à celui de 2002 qui a presque fait oublier au président réélu le taux d'abstention de 55%. A ces élections ont gagné les Colombiens des villes sur les Colombiens des champs... La « sécurité à tout prix »,

politique d'Uribe depuis le début de son premier mandat, a, paraît-il, changé la face du pays. Il faut bien l'avouer car nous en avons nous-mêmes fait l'expérience, en tout cas sur les grands axes routiers et au sein des villes. Pour ce qui est des campagnes, c'est une autre histoire.

Face à cette immense et époustouflante Colombie qui nous souriait, nous n'avons pu résister. D'autres voyageurs nous ont également mis la puce à l'oreille et, plutôt que de courir vers un Brésil lointain et lusophone, nous avons décidé de tenter notre chance : une belle traversée colombienne jusqu'en Équateur. Et pour commencer, nous nous sommes joints à une étonnante famille de « déroutés » français, ainsi que se qualifient eux-mêmes Bénédicte, Charles et leurs deux enfants de 3 ans et 10 mois qui voyagent en camping-car du Mexique à l'Argentine. C'est donc dans leur engin acheté aux États-Unis il y a 8 mois que nous avons quitté Carthagène pour Bogotá, laissant derrière nous le climat suffoquant des tropiques pour la fraîcheur (enfin !) de la capitale perchée à 2200 mètres d'altitude. Trois jours sur les routes avec cette famille insolite, d'abord inquiets et méfiants, finalement amusés de voir l'étonnement des colombiennes,

biens incroyables s'exclamant, en regardant à travers la fenêtre du camping-car : « C'est une maison ! ». Même les militaires qui nous contrôlaient à longueur de journée n'y croyaient pas : nous en avons d'ailleurs soupçonné plus d'un de ne nous arrêter que pour avoir droit à une visite guidée des lieux.

Le croirez-vous : pas un paramilitaire, pas un guérillero, pas un bandit n'a croisé notre che-

min, nous avons continué vers le sud, jusqu'à Popayán, petite ville jadis riche car située sur la route de l'or transitant du Pérou vers Carthagène. Popayán est la capitale du département du Cauca, connu entre autre pour sa lutte indigène et *campesina*. Non loin de la ville se trouve également la terre des indigènes Guambianos.



Secret de Guambiano

Le croirez-vous : pas un paramilitaire, pas un guérillero, pas un bandit n'a croisé notre chemin.

min. Et nous ne sommes pas les seuls à qui cela arrive !

Après un rapide passage à Bogotá, où est exposée une collection exceptionnelle d'objets en or datant de l'époque précé-

Nous avons commencé par aller rendre visite au CRIC (Conseil régional des indigènes du Cauca), organisation vieille de plus de 30 ans qui se bat pour faire respecter les droits indigènes de la région. De cette même organisation est née l'ONIC (Organisation nationale des Indigènes de Colombie) qui elle, défend les droits des 82 ethnies indigènes de Colombie qui ne représentent pourtant que 2 % de la population du pays. Les membres du CRIC étaient en branle-bas de combat : quinze jours auparavant avait eu lieu une manifestation dans la réserve indigène de la Maria-Piendamó, à une heure environ de Popayán. Plus de 18000 personnes, indigènes, *campesinos* et défenseurs des Droits de l'Homme se sont rassemblées pour faire connaître à l'État colombien leur mécontente-



Enregistrement du témoignage d'un Guambiano à la Maria-Piendamó

ment face à la signature du TLC (Traité de Libre Commerce avec les États-Unis) et pour revendiquer leurs droits définis dans la constitution de 1991 et pourtant non respectés jusqu'à aujourd'hui. Face au mutisme du président Uribe qui a refusé d'entamer le dialogue

En tant qu'étrangers, nous représentons une ouverture vers le reste du monde. Car, à l'extérieur de la Colombie, qui parle de leur cause ? Sait-on que depuis 2002, plus de 300 leaders indigènes ont été assassinés en Colombie par les paramilitaires et par l'État lui-

Suite à des manifestations populaires nationales et grâce au travail des organisations de défense des Droits de l'Homme, Vicente a été libéré mais reste en liberté surveillée et reçoit toujours de menaces qu'il pense venir de l'État. Vicente n'est pas le seul dans ce



Chapeaux Melon et jupes de laine

Les journalistes aimeraient beaucoup nous interviewer pour donner un peu d'exotisme à leur reportage

avec les manifestants, ces derniers ont investi la Panaméricaine, paralysant ainsi l'économie du sud du pays. Sans plus attendre, l'État a envoyé les chars blindés et les hélicoptères destinés au Plan Colombie (Plan financé en partie par les États-Unis pour combattre le narco-trafic et la guérilla) contre les manifestants qui n'étaient armés que de leur bâton de commandement. Les bâtiments appartenant à la réserve ont entièrement été sacagés et en partie brûlés, des dizaines de personnes, femmes et enfants compris, blessées, et un jeune indigène assassiné de sang froid. Quinze jours après cette tragédie, les indigènes et *campesinos* osent se réunir de nouveau et nous invitent à nous joindre à eux pour écouter et enregistrer leurs témoignages.

même ? Sait-on que des dizaines d'autres, toujours en vie, sont persécutés et reçoivent des menaces quotidiennes contre lesquelles ils ne peuvent se protéger ? Sait-on que l'État colombien, qui se dit modèle de démocratie, punit de mort ceux qui osent réclamer le respect de leurs droits ?

Avec notre caméra vidéo, nous enregistrons le témoignage de Vicente Otero Chate, ex-maire de Caldonio qui joua un rôle important dans la mise en place de la consultation sur le TLC : fin 2005, il a été arrêté alors qu'il se rendait en Équateur et mis en prison sans chef d'accusation. On l'accusait de faire partie de la guérilla car la police avait retrouvé des armes dans la propriété de Vicente. Ces voisins témoignent avoir vu la police les y placer avant le retour de Vicente à son domicile.

cas : Antonio Kilinda, jeune *governador* revendicateur, a déjà échappé à deux tentatives d'assassinat et reçoit des menaces constantes. Il ne peut plus dormir à son domicile, voit très peu sa famille, ne sort jamais par la même porte par laquelle il est rentré... « Nous sommes pris entre les feux de l'armée et de la guérilla, et si nous protestons, ils nous éliminent ! ».

Nous devons également nous méfier. A chaque réunion publique du CRIC, nous prévient Luis, membre de l'organisation, il y a des espions de l'État et des paramilitaires. Nous devons être prudents et ne révéler nos noms à personne. Cela en frustrer plus d'un, comme les journalistes des télévisions locales plutôt étonnés et curieux de voir deux étrangers en un tel lieu, et qui aimeraient beaucoup nous interviewer pour donner

un peu d'exotisme à leur reportage. Ce n'est pas tous les jours que l'on croise des touristes dans le fin fond de la Colombie!

Le conflit armé, bien que

des explications plutôt vague à sa décision, mais nous comprenons que nous prendrions un risque en entrant en Guambia, avec une caméra vidéo de surcroît : nous pourrions être pris pour des espions par la gué-

quoi ils nous ont obligés à leur montrer ce que nous avions enregistré. Heureusement, nous n'avions sur nous ce jour-là que des prises de paysages, et non les déclarations compromettantes de plusieurs leaders indi-



Le Ying et le Yang : Anna Julia et moi

« Quel temps il fait en France ? »,
« Vous savez danser la salsa ? »

caché au grand public, existe bel et bien. Le CRIC possède d'ailleurs des dizaines d'heures de bande vidéo montrant les affrontements entre l'armée et la guérilla dans la région, prenant les civils entre leurs feux et détruisant à chaque fois le peu que ces populations défavorisées possèdent.

Silvia, petite ville située à 60 kilomètres de Popayán, est le centre de l'activité guambiano. A quelques mètres des limites est de la ville commence la Guambia, terre des Guambianos. Nous qui aimerions découvrir la culture de ces indigènes devons nous adresser au *governador*, autorité suprême du *Cabildo* de Guambia, pour lui demander l'autorisation de voyager à l'intérieur des terres. Malheureusement, notre demande est rejetée. Le *governador* donne

rilla qui y est très présente ou pour des *guerilleros* par l'armée, elle aussi présente et sur ses gardes. Il y a 5 ans à peine, des touristes allemands se sont fait prendre en otage par la guérilla. Lorsqu'ils ont été libérés, l'armée les a accusés d'être aller aider les guérilleros et les a placés en détention pendant plusieurs mois ! Nous avons nous-même fait la désagréable expérience d'un contrôle de l'armée alors que nous avons décidé de filmer les paysages aux alentours de Silvia. Des militaires en fonction, croyant que nous les filmions, nous ont poursuivit pour nous arrêter. A leur ton, nous avions l'impression d'être coupables avant même d'être suspects. Nous avons eu droit à un interrogatoire, les mains bien en évidence, ainsi qu'à une fouille, après

gènes. Nous avons passé un sale quart d'heure, après lequel les militaires, voyant que nous n'étions que de « pauvres touristes », se sont soudainement détendus. Nous sommes donc passés de l'état de guérilleros à celui de bons copains à qui l'on parle de tout et de n'importe quoi : « Quel temps il fait en France ? », « Vous savez danser la salsa ? » ou encore « C'est quoi un *déjà vu* ? » !

Ne pouvant quitter Silvia pour de plus lointains et isolés horizons, nous avons décidé de ne pas nous laisser abattre et de tenter d'en apprendre plus sur la culture Guambiano dans la ville même. C'est ainsi que nous avons rencontré Segundo, un *taita* ou chef spirituel guambiano. Désireux de sauver la culture, le savoir et

la sagesse de ses ancêtres, il a créé avec un groupe de femmes, un centre de fabrication et d'administration de médicaments naturels. Nous avons

dont les convictions sont inaltérables. Pour elles, la médecine occidentale n'est pas la solution aux maladies actuelles puisque, tout en éliminant un mal (qui a

antibiotiques et autres pastilles multicolores, elles cultivent leurs plantes médicinales, en font des sirops, crèmes ou autres préparations pour infusions ou bains, et offrent à tous ceux qui le désirent la possibilité de consulter un médecin traditionnel Guambiano pour une somme infime. Dans leur jardin, au laboratoire ou dans la cuisine communautaire ou toutes se retrouvent pour prendre les repas, elles ne « tombent » jamais leur chapeau melon, leur jupe et leur châle de laine. Leur identité est dans leurs vêtements, dans leurs mots, dans leur langue et dans leur geste.



Au chaud dans ma cuisine

ainsi fait la connaissance de l'équipe de Frailejon : 6 femmes guambiano dynamiques

bien des chances de resurgir un jour), elle en crée un autre. Contre les vaccins, contre les

Être indigène aujourd'hui et vivre sa culture est un combat de chaque jour, en Colombie ou ailleurs. Quand comprendrons-nous que les survivants du Nouveau Monde contribuent à l'équilibre de notre planète ? Quand réaliserons-nous que la mort des Fils de la Terre signera notre mort à tous ?

A nos amis colombiens et guambianos, *gracias, ungua ungua.*

Nous tenons à remercier :

A Carthagène : Dominique et Patrick Ecker ; Les Déroutés (www.lesderoutes.com) ; Enrique de l'Hotel Bellavista ; Elizabeth Cunin ;

A Bogota : Yan Olivier Hay ; Virginie Laurent ; Sonia, Luz Elena Castrillon et leur famille ; Mathilde Bonnard ; Luis Evelis Andrade président de l'ONIC ; Cilsa de l'ONIC ;

Au CRIC de Popayan : Luis Yanda ; Jorge Caballero Sr et Jr ; Vicente Otero Chate ; Luis Francisco Bustamante de l'organisation Minga

A Silvia : taita Segundo Tombe ; Anna Julia Tombe ; Myriam ;

Nos sponsors :

Défi jeune

(DDJS du Morbihan)

Praxis

Camara de Vanne

ANA
AGENCE
PHOTOGRAPHIQUE
DE PRESSE

FUJIFILM

Crédit Mutuel
LA banque à qui parler

CA

INTERSPORT
VANNES

VANNES

Voyageurs
DU MONDE

ameriquenordsud@netcourrier.com

davidducoin@netcourrier.com

baudinjulie@hotmail.com